

CAMILLE YOLAINE

# J'AIME

roman

ALBIN MICHEL

Les personnages et situations de cet ouvrage sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des faits réels et des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite.

© Éditions Albin Michel, 2024

Sur la table de nuit, sa vieille édition de *Belle de jour* n'a pas bougé depuis un an, cornée au tiers du livre. Son canapé en lin rose se réinvente au fil des saisons, l'hiver dernier il était en velours ocre. Le mur à côté de la table à manger est recouvert de tableaux de toutes les tailles et toutes les époques sans aucun rapport logique, les paysages de montagne côtoient les pseudo-Cézanne. Le lustre de la cuisine a perdu deux pampilles lors du dernier déménagement. Dans sa bibliothèque, les livres sont classés par couleur, et non par titre ou par auteur. *Notre-Dame de Paris* sert de piédestal à un vase en opaline. Sur le balcon, le cendrier estampillé « Café de Flore » est systématiquement plein, elle l'a chapardé une nuit en rentrant de soirée. Un piano trône dans sa chambre alors qu'elle n'en joue pas.

Ses parents possèdent un chalet en plein centre de Megève. Elle a essayé de se mettre au Pilates dans un studio en vogue mais a abandonné au bout de cinq cours.

## J'AIME

En avril dernier, elle est partie à Ischia au Mezzatorre et a mangé des *linguine alle vongole* trois soirs de suite.

Son grand frère Philippe est un pianiste de renommée mondiale, spécialiste de Schubert. Elle préfère Michel Berger et France Gall. Elle admet que ce n'est pas très sexy mais son plat favori est la choucroute de la mer, si possible chez Bofinger, où elle se rend de façon quasi hebdomadaire.

Elle prend son café allongé sans sucre, court deux fois par semaine au Luxembourg (qu'elle appelle « Luco »), choisit le bourgogne plutôt que le bordeaux, est née sous le signe des Gémeaux, peut sortir sans mascara mais pas sans rouge à lèvres. Son appartement rue Madame donne sur les toits, son chien s'appelle Demy (comme Jacques), et elle achète un bouquet toutes les semaines chez le fleuriste en bas de chez elle, quelle que soit la saison. Ses fleurs de prédilection sont les hortensias, bleu pâle ou rose tendre, mais elle les aime encore plus séchés.

Elle mesure un mètre soixante-sept, porte du 36, ne met jamais de soutien-gorge ni de talons de moins de cinq centimètres, a des taches de rousseur mais les cheveux blonds.

Sur Instagram, elle est suivie par sept cent trente mille personnes. Dont moi.

Je connaissais Lou par cœur – et pourtant je ne l'avais jamais rencontrée.

Je l'avais « croisée » trois fois en tout. Je mets des guillemets comme un bouclier d'innocence feinte, des faux papiers d'ingénuité. En réalité, il n'y avait que moi pour être surprise de la voir alors que j'avais tout fait pour. Une araignée tissant sa toile et s'exclamant : « Oh, vous ici ? » devant la mouche implorante.

La première fois, j'avais patienté à la terrasse d'un café rue de Rochechouart, rue dans laquelle je savais qu'elle se rendait régulièrement pour affaires. Mon infusion détox s'était déjà transformée en thé glacé depuis bien deux heures quand la musique de deux petites mules couleur mandarine avait claqué sur le pavé au loin, accompagnée d'un timbre claironnant – déjà entendu en interview et plutôt reconnaissable –, en train de vociférer des ordres au téléphone. Jean droit effiloché, T-shirt blanc effronté, c'était bien elle. Elle était passée comme un éclair à côté de ma table,

un éclair à la vanille et au tabac peut-être, elle était infidèle en parfums et les collectionnait sur l'étagère de sa salle de bains. Elle s'était éloignée et j'avais avec impudence pris le risque de me retourner pour mieux la détailler et rentabiliser mon attente. Je l'avais trouvée plus petite que ce à quoi je m'attendais. On grandit toujours ceux qu'on admire. Ses cheveux gonflés au mouvement habituellement si parfait tenaient plus du sac de nœuds à l'arrière de son crâne. Son arrière-train moulé en cœur et siglé d'une étiquette rouge m'avait paru d'autant plus joli qu'il n'était pas dimensionné selon les conventions taille 0 des magazines. Somme toute, elle s'avérait aussi fascinante qu'accessible. Une déesse tombée de l'Olympe. Elle était à ma portée. L'entreprise n'était pas vaine.

La deuxième fois avait été plus inattendue. Je me trouvais dans son quartier, sans même l'avoir fait exprès, cette fois – même si je m'enorgueillissais d'avoir réussi à cerner ledit quartier quelques jours auparavant. La spontanéité de Lou avait été ma meilleure alliée pour mieux la traquer. En recoupant les interviews de ses recommandations d'adresses de quartier (« Le Flore ou Les Deux Magots, non merci, je préfère Le Bonaparte, sa terrasse est beaucoup plus jolie et ils me connaissent par cœur ! »), les photos de son balcon et la vue depuis sa chambre, j'avais réussi à

établir un périmètre assez restreint dans le VI<sup>e</sup> arrondissement. C'est en sortant du Bon Marché un dimanche après-midi que je m'étais stoppée net, comme sidérée, devant un dalmatien reconnaissable entre mille qui traversait la rue, suivi de près par des bottines familières. Un bouquet de mimosa lui cachait le visage et égrenait derrière elle des petites boules d'or. Cela m'amusa. Sa vraie vie n'était finalement pas si loin de la mise en scène qu'elle orchestrait sur son profil, avec ses brassées de fleurs fraîches et son chien capricieux. Je la suivis un moment à distance raisonnable, pressée de savoir si mes déductions avaient été justes, me maudissant intérieurement de n'avoir pas, petite, assez regardé de films de filature. Elle cabotait de ruelle en ruelle, s'arrêtant de temps à autre devant les étals des primeurs pour filmer l'arc-en-ciel des fruits au soleil. Je souriais de la voir peiner à photographier en marchant son mimosa dont elle savait parfaitement évaluer le potentiel de « j'aime ». Demy remuant au bout de la laisse dans la main droite, le bouquet de plus en plus disloqué dans la gauche, elle fit quelques tentatives qui ne durent pas la convaincre car elle se ravisa et reprit son chemin. Quelques minutes plus tard, je la vis farfouiller dans son panier, sortir des clés, et s'arrêter devant la lourde porte cochère d'un immeuble de la rue Madame dans lequel elle s'engouffra. Je levai les yeux le long de la façade

digne d'une photo de Doisneau jusqu'au balcon du dernier étage, où je reconnus instantanément l'olivier chétif, les géraniums et les guirlandes guinguette. Ce soir-là, Lou posta un carrousel de photos : son mimosa qui avait repris du poil de la bête trônant sur sa table basse, les fruits et les légumes de sa promenade, une vidéo de Demy trotinant, un selfie conventionnel dans le miroir de son hall d'entrée avec la tenue qu'elle portait ce matin-là. Heureusement qu'elle n'avait pas réussi à le faire dans la rue. On aurait pu m'apercevoir en arrière-plan.

La troisième fois, je jouais carrément avec le feu. Son frère Philippe donnait un concert à la Salle Gaveau. Je savais qu'elle serait là. Elle assistait toujours à la première des récitals de son frère, à Londres comme à Tokyo. Impatiente, curieuse, je m'étais mise sur ce que je pensais être mon trente et un. J'étais dans le hall en plein numéro de « Je regarde mon portable d'un air très concentré pour me donner une contenance et dissimuler le fait que personne ne m'accompagne », lorsqu'elle me héla.

« Excusez-moi, c'est par où, le côté impair ? »

La sanction était sans appel : malgré mon effort vestimentaire (petite robe noire, petits talons, gros trait d'eye-liner), j'avais à ses yeux l'allure d'une ouvreuse. Face à elle, sanglée dans une longue robe

bleu nuit en velours qui soulignait sa taille, je me sentais presque rapetisser. Je l'avais vue en vrai deux fois et des centaines sur Instagram, mais lui parler me retourna le bide. Ce fut comme un ravissement teinté d'amertume, une attente presque déçue d'être enfin comblée. Je ne l'avais jamais approchée d'aussi près. Je remarquais sa constellation de taches de rousseur, son rouge à lèvres parfait, sa peau à l'aspect de pêche sans aucun filtre flouteur. Un diamant discret mais néanmoins bien présent scintillait à son cou. Je lui désignai mollement une direction sur ma droite, et elle s'y précipita dans un froufrou.

Son frère brilla particulièrement ce soir-là. C'était son premier concert en France après une longue tournée à l'étranger. Paris n'avait pas voulu de lui cinq ans auparavant, l'Asie était à ses pieds. Il en revenait chargé d'une assurance presque balzacienne. Il avait peaufiné son image d'artiste français faussement nonchalant : cheveux auburn foutraques, profil de statue, cicatrice mystérieuse sur la tempe, chemise trop ouverte d'un bouton. Des rumeurs murmuraient qu'il serait le prochain visage d'une grande campagne pour un parfum. Dans la famille Réussite, je demande le frère et la sœur.

Lou avait pour manie de toujours s'asseoir en plein milieu du premier rang des concerts de Philippe (elle aimait être littéralement au centre de l'attention), et

j'avais donc payé ma place une petite fortune simplement pour avoir le privilège d'être au deuxième rang, derrière elle. Je passai le concert à regarder le duvet hérissé par l'émotion sur la nuque de Lou où s'entortillaient ses cheveux blond vénitien. Les salles de spectacle sont le lieu idéal pour un crime presque parfait : tout le monde a les yeux rivés sur l'artiste. Et les miens étaient sur elle.

Au moment des applaudissements, elle monta sur scène pour lui remettre un énorme bouquet derrière lequel elle disparaissait presque. Elle l'avait bien choisi, les hortensias bleu profond s'associaient à merveille avec sa robe. Ce fut du plus bel effet le lendemain lorsqu'elle posta la vidéo sur son compte : des centaines de milliers de vues saluèrent cette pseudo-coïncidence colorimétrique. Lou composait son petit monde comme un tableau dont elle maîtrisait les ambiances et les nuances. Je rêvais d'en faire partie.

Le véritable hasard dans toute cette histoire fut celui que je n'avais vraiment pas vu venir : mon amie Cléo connaissait Lou. Cléo partagea un jour une photo d'elles deux en terrasse (que Lou ne repostait pas car son sourire moins maîtrisé que d'habitude lui déformait les joues) et je dus m'y prendre à deux fois avant de me rendre compte que c'était bien elle. « Ça bosse dur », avait écrit Cléo comme légende, précisant

au passage la localisation de son cours de théâtre. J'en déduisis qu'elles étaient toutes les deux élèves là-bas (une des rares choses que j'ignorais alors sur Lou), et mon sang ne fit qu'un tour.

Cléo était une comédienne que j'avais rencontrée deux ans plus tôt. Blonde diaphane, courbes botticelliennes, des yeux couleur de nuages, et un rire étrange qui la rendait paradoxalement encore plus séduisante. Je l'avais prise en photo au début de ses ambitions théâtrales et nous étions restées bonnes amies. Je suivais sa carrière naissante avec intérêt, nous nous voyions souvent pour mettre à jour son book artistique avec quelques portraits et partager un café, moment pendant lequel je suivais avec amusement les plissures de son nez lorsqu'elle riait de ses frasques d'actrice en herbe.

Je voyais très bien ce qui chez elle pouvait attiser la curiosité et l'intérêt de Lou. Sa nonchalance, sa particule, son visage de madone, ses parents propriétaires d'un restaurant galerie Vivienne, son prénom Nouvelle Vague. Et son potentiel, évidemment. Pour Lou, c'était forcément très intéressant de faire partie du cercle intime d'un possible futur Espoir féminin. Lou voyait toujours sur le long terme. L'avenir ne ferait que me le confirmer. Même si hélas pour elle, me concernant, elle n'avait manifestement pas vu assez loin.

## J' AIME

Règle numéro un : ne jamais réagir immédiatement, pour ne pas éveiller les soupçons. Je laissai donc le flot quotidien des milliers de publications Instagram recouvrir cette information clé, et j'attendis patiemment quelques jours avant d'écrire à Cléo, l'air de rien. Le lien avec Lou était ainsi impossible à faire. Règle numéro deux : flatter son interlocuteur. Je félicitai Cléo pour le dernier clip dans lequel elle jouait, pris de ses nouvelles, lui parlai d'une envie de faire un peu de théâtre, pour confronter mon désir à la réalité des choses et voir si ce n'était qu'une lubie. J'évoquai l'ambition de passer derrière la caméra, de me mettre à la place des acteurs pour mieux les comprendre, typiquement le genre de discours qui plaît aux comédiens. Cléo étant Cléo, spontanée et généreuse, elle me répondit aussitôt que je n'avais qu'à passer la voir à son cours de théâtre d'ici quelques semaines, lors des dernières séances de l'année, « pour me faire une idée ».

C'était surtout, servie sur un plateau d'argent, une occasion en or de rencontrer Lou.

## *Mai*

L'adresse est celle d'un local sans prétention au beau milieu d'une rue qui s'échappe du boulevard. Fenêtres façon studio d'artiste, peinture qui s'écaille (pour le prix de l'inscription à l'année, ils pourraient se permettre un ravalement de façade), « Alex je t'<3 » gravé au stylo Bic en bas à droite, lourde porte en fer forgé, pas de code et tant mieux, je ne le connais pas.

Je me glisse timidement dans la salle sous le feu de mes joues et les regards intrigués des autres élèves. Cléo me lance un salut énergique depuis l'autre bout de la salle. Coup d'œil las et intrigué du prof, qui m'invite à m'asseoir d'un signe de tête. Je m'exécute, naviguant parmi les jambes croisées. Deuxième rang (pour ne pas faire fayote), contre le mur (pour me faire oublier).

La salle sent le parquet qui a vécu et le café froid.

Éparpillés sur des chaises en plastique beigeasse, face à la scène immensément vide, les élèves attendent. Je les ai croisés en train de fumer sur le trottoir en arrivant, guettant en vain Cléo qui manquait à l'appel. Leur adresse un sourire avenant. Ne récolte qu'un silence gênant.

«Deuxième rang contre le mur» n'a jamais été la place des gens «cool». C'est le repaire des intellos qui ne s'assument pas. Des filles qui traversent toutes leurs années lycée en misant sur leurs notes, pas sur leur physique. Qui vont quand même s'échiner à coucher avec un mec rapidement pour tenter de gagner en popularité, puis regrettent. Moi, quoi.

Le prof se lève d'un bond, et le grincement strident de sa chaise provoque une salve de grognements mécontents. Il frappe dans ses mains, se racle la gorge, invite tout le monde à le suivre sur scène. Je suis le mouvement, mais il me fait comprendre que je dois me rasseoir. Je ne fais pas partie de leur petit cercle. Pas encore.

Les élèves se tiennent debout dans une ronde désordonnée, doivent chercher leur ancrage, s'imaginer tirés vers le plafond par un fil invisible, puis relâchent tout, d'un coup, bras ballants et muscles mous. La salle résonne d'inspirations, de soupirs et de souffles exagérés. Les voilà qui tournent, qui s'arrêtent, qui se toisent, qui s'alpaguent. Ils dansent,

ondulent, hésitent, se jaugent du regard et font jouer leurs corps. Puis c'est un concert de sons. Des voyelles qui jaillissent, des « ou » qui suscitent presque des éclats de rire, des « rrr » et « fff » qui postillonnent malgré eux. Ça dissonne, ça s'entrechoque, ça ne s'arrête pas, ça fout les poils et donne envie de pouffer. Ou de pleurer, tiens. Jamais je ne pourrais faire comme eux sans mourir de honte.

Mais je ne suis pas là pour ça.

L'échauffement terminé, ils retournent à leur place, la tête haute, les membres déliés. Les chaises raclent, le parquet geint, les portables s'éteignent, les murmures s'évanouissent. Soudain, le silence.

C'est à ce moment que Lou arrive – enfin.

J'avais beau savoir qu'elle serait là (je suis venue pour ça, après tout), le choc n'en est pas moins grand.

La voir ouvrir la porte à la volée, s'excuser en un sourire, remettre une mèche derrière son oreille, puis se diriger tant bien que mal jusqu'au milieu du deuxième rang dans un tintement de créoles et un sillage de rose, d'amande et de fruits rouges (Rose Chérie, Guerlain).

Elle se laisse tomber sur sa chaise, embrasse son audience du regard, sort un vieux poudrier doré de son sac et fait gonfler ses cheveux de la même couleur. Nos yeux se croisent. Elle bute un instant sur